

«UN ADULTE, C'EST QUELQU'UN QUI A ARRÊTÉ DE DESSINER»

Lorsqu'on évoque les albums de Geoffroy de Pennart, la première image qui vient à l'esprit est celle d'un grand loup dégingandé qui a tous les attributs de l'humain : une certaine dose d'agressivité, la naïveté, la bêtise, parfois aussi l'affabilité et la générosité de cœur – et qui porte volontiers costume et nœud papillon. Rencontre avec un auteur qui puise avec bonheur dans le réservoir infini des contes. PAR SYLVIE NEEMAN*

GEOFFROY DE PENNART DANS SON BUREAU (2014)



A première vue, ses livres se ressemblent. Mais à y regarder de près, on constate que chacun aborde une thématique différente : l'indépendance et la prise de distance face aux diktats parentaux dans *Le loup sentimental* et *Le déjeuner des loups*, l'union qui fait la force et permet la résistance dans *Le loup est revenu !* et *Je suis revenu !*, les apparences trompeuses dans *Balthazar !*, l'amour des enfants plus fort que les différends entre parents dans *Maman ! : une histoire de Balthazar...* «Si je devais revendiquer un message, affirme Geoffroy de Pennart, ce serait : «ça a l'air simple, mais ce n'est pas simple du tout.»

La série des loups (treize titres à ce jour) est la part la plus importante de son œuvre, mais ce n'est pas son unique répertoire. Georges, le dragon amoureux d'une princesse et très jaloux de son rival humain, a inspiré trois opus ; Sophie, la vache musicienne, vit deux aventures ; et il existe aussi une poignée d'ouvrages «hors-série», comme cette histoire d'amour dont les enfants raffolent, *Jean Toutou et Marie Pompon*. Tous

ont paru, dès 1994, aux éditions Kaléidoscope – et à L'École des loisirs pour les versions poche.

Dans ces livres qui s'adressent aux enfants dès cinq ans environ, et qui se lisent avec plaisir bien plus tard aussi, l'image complète très généreusement le texte, et une double forme d'intertextualité se manifeste ; plusieurs dialoguent ensemble, reprenant des personnages et même des scènes d'albums précédents, parfois simplement captées sous un angle différent, tandis qu'allusions et références s'enchaînent. Appréciez jusqu'où peut aller la complexité du jeu : dans *Le retour de Chapeau rond rouge*, les petites souris, personnages secondaires s'il en est, miment les poses et gestes des héros du premier épisode, *Chapeau rond rouge*, et donc rejouent en quelque sorte la pièce !

Enfin, les clins d'œil, les jeux de mots abondent : voyez les noms des journaux (*Le tire-bouchon*, *La feuille de chou*, *Le crottin de Chavignol*) ou ces festins qui souvent réunissent les acteurs du livre dans une célébration finale. Toutes ces références, toutes ces interprétations et évocations possibles font des albums de cet auteur aux nom et prénom aristocratiques – ce n'est pas un pseudonyme ! – une véritable invitation à lire en famille.

Sylvie Neeman : Geoffroy de Pennart, l'immense majorité de vos livres ont pour personnages des «figures» des contes classiques ; soit vous les utilisez en tant qu'acteurs de vos histoires – le loup, le dragon, la princesse –, soit vous détournez la trame narrative du conte pour l'accommoder à votre sauce. Vous éprouvez une vraie fascination pour ces récits qui traversent les siècles ?

Geoffroy de Pennart : C'est aussi le hasard des circonstances de mon «retour» aux livres pour enfants. Après quelques tentatives avortées qui m'ont amené à travailler pour la presse, à dessiner des cartes de géographie et toutes sortes d'images pour toutes sortes de médias, je suis revenu à la littérature pour la jeunesse lorsque mon amie Isabel Finkenstaedt a créé les éditions Kaléidoscope. Elle m'a proposé d'écrire et d'illustrer une histoire (je ne voulais qu'illustrer), elle m'a tendu une pile de livres afin que j'y puise quelques idées, c'étaient des contes ! Les dés étaient jetés...

* Longtemps rédactrice responsable de *Parole*, Sylvie Neeman est auteure et écrit des chroniques de littérature pour la jeunesse dans *Le Temps*.



ILLUSTRATIONS DE GEOFFROY DE PENNART POUR CHAPEAU ROND ROUGE
© KALÉIDOSCOPE 2004

Les enfants doivent souvent vous poser la question de votre inspiration, ici la réponse est simple!

Oui, et surtout, je leur explique que pour que les idées viennent dans la tête, il faut remplir cette tête... Autrement dit, que l'on soit petit ou grand, il est bon de lire et lire encore.

Détourner un conte, ou l'interpréter, c'est créer un type particulier de complicité avec le lecteur; c'est se savoir une culture commune, et en jouer. Etes-vous confiant pour l'avenir? Cette culture commune perdurera-t-elle?

Je suis assez confiant. Effectivement, il faut que les enfants continuent à entendre les contes de la tradition, et si ce n'est pas à la maison, ce sera à l'école, on peut compter sur les enseignants. Ils utilisent mes livres en classe et les présentent souvent en relation avec les contes, font des lectures parallèles; d'une façon générale d'ailleurs, je dois beaucoup aux enseignants. Ce sont eux qui ont adopté mon album *Le loup est revenu!*. Et à partir de là, les choses ont été relativement simples pour moi. Mais, la plupart du temps, en réalité, je ne détourne pas les contes; je l'ai fait, c'est vrai, pour *Chapeau rond rouge*, mais mes histoires de loups, par exemple, utilisent des personnages de contes, pas leur trame narrative. Tout comme j'emprunte ces autres personnages types que sont la princesse, le chevalier, le dragon.

A propos d'apprentissage, vous semblez penser que la «relève artistique» est menacée par l'invasion des écrans; autrement dit, à force de regarder la télévision, de jouer sur l'ordinateur, les enfants dessineraient moins qu'auparavant...

Oui, c'est une réalité je crois. Tous les enfants dessinent naturellement. Et à un certain âge, la plupart d'entre eux arrêtent. A présent, avec tous les écrans qu'ils ont, si jeunes, entre les mains, ils cessent de plus en plus tôt. Ils ont tellement de sollicitations. Vous savez ce que c'est qu'un adulte? C'est quelqu'un qui a arrêté de dessiner.

Il est de la nature même du conte d'évoluer. Son simple passage de l'oral à l'écrit a engendré bien des interprétations, des modifications. Puis le glissement d'un public adulte ou mixte à un public proprement enfantin a impliqué d'autres transformations encore. Enfin, chaque écriture ou réécriture dit quelque chose sur son époque. Que disent, de notre temps, vos albums? Mon envie d'être dans mon époque se lit surtout dans la psychologie des personnages. Par exemple, ce qui me gêne dans

les contes ou récits traditionnels, c'est que lorsque les personnages féminins prennent une initiative, systématiquement ça leur retombe dessus, ces femmes ou filles en paient le prix, elles apprennent à leurs dépens. Mes héroïnes à moi se devaient d'être autonomes, performantes, avec un certain pouvoir. Regardez Chapeau rond rouge et ses initiatives, sa révolte, son avenir en tant que «médecin de renommée internationale»! Il ne s'agit pas de morale, mais bien d'une certaine prise de pouvoir des femmes, assumée et saluée.

Et de vous, que disent-elles, vos histoires? Souvent, les auteurs qui s'approprient un conte le font pour y glisser leur point de vue; même Perrault faisait passer ses propres valeurs dans sa version des contes...

Est-ce que j'éprouve, malgré le fait que je sois pleinement de et dans mon époque, une petite nostalgie? Peut-être, on peut la voir dans les objets rétro de mes décors, les voitures, le téléphone, la télévision, comme si j'avais envie de m'exprimer dans un climat un peu plus préservé. C'est peut-être cela que mes histoires disent de moi: que je suis resté «accroché» à ces années 1950-1960, parce que j'ai eu une enfance vraiment très heureuse.

Vous aimez jouer avec le rapport texte-image, en donnant à l'un et l'autre des significations totalement différentes. Par exemple dans *Balthazar!*, on voit que le petit chevreau interprète de façon complètement erronée le monde qui l'entoure: les grimaces menaçantes des loups sont à ses yeux des sourires, et leurs pièges d'amusantes surprises. Le texte n'est que positivité, tandis que les illustrations montrent bien le danger de la situation. Les enfants comprennent-ils immédiatement ce double langage?

Balthazar!, c'est une des premières histoires que j'ai eues en tête. Mais je n'arrivais pas à l'écrire. Les choses se sont dénouées quand m'est venue l'idée de la faire raconter par Balthazar lui-même, il fallait que ce soit le petit chevreau (l'enfant) qui la prenne en charge. La fin a d'ailleurs été modifiée lors d'une réédition. Dans la première version, le malentendu (des personnes veulent du mal à l'enfant, mais jusqu'au bout celui-ci continue de les voir comme des amis avec qui jouer)

ILLUSTRATION DE GEOFFROY DE PENNART
POUR BALTHAZAR! © KALÉIDOSCOPE 2001

déclenchait l'éclat de rire des parents face à l'immense naïveté de leur fils. A présent, il n'y a plus de rire, et le papa du chevreau écoute son fils avec toute l'attention qui lui est due. C'est un critique qui m'a convaincu de la nécessité de procéder à ce changement. Pour répondre à votre question, les enfants sont contents de se rendre compte qu'ils sont plus malins que Balthazar, ils comprennent, eux, les mauvaises intentions des loups. Mais un enfant lui-même maltraité aurait pu se sentir blessé par cette fin où les adultes rient. Alors j'ai voulu la reprendre, j'ai modifié deux phrases et un dessin, et ça change tout.

Dans le même ordre d'idées, au sujet de ce rapport texte-image si important dans vos livres, on peut citer *Il faut délivrer Gaspard!*, et cette phrase «Madame Broutchou va trouver le policier [...]», prétexte à une scène pleine d'échos: le policier tient une chaise cassée à la main, s'interrogeant visiblement sur les raisons et le responsable de ce méfait; autour de lui, deux autres ours, deux autres chaises, trois bols sur une table dont l'un est renversé... L'enfant ours porte une poupée habillée en rouge des pieds à la tête, au mur un tableau représente un lapin, sur un meuble trône une tirelire en forme de cochon. Pas grand monde de votre petit monde ne manque à l'appel!

Oui, j'aime bien ces scènes où tous mes personnages – ou presque – sont présents. Les enfants recherchent les petits détails de la page, les adultes les rendent parfois attentifs aux allusions, à ce qu'il y a en arrière-fond mais qui n'est jamais explicite. Là aussi, c'est une sorte de confiance que je fais à mes lecteurs: ils sauront voir, sûrement.

L'humour, omniprésent dans vos histoires, vient souvent précisément du décalage entre ce que dit le texte et ce que montre l'image. Par exemple, dans *Il faut délivrer Gaspard!*, «Valentine s'entretient avec le cuisinier» est illustré par une louve très menaçante en train de hurler contre un cochon terrorisé.

Je parlais plus de connivence que d'humour. Pour moi, l'humour c'est essentiellement la capacité de rire de soi, de se remettre en cause. La plupart de mes jeunes lecteurs n'ont pas vraiment d'humour. Ils n'en ont pas encore besoin. L'humour est une défense en réponse à une situation difficile. Quand j'étais petit, j'aimais beaucoup percevoir ces décalages entre les

situations et le texte. Cela me faisait rire mais surtout, j'étais très fier de comprendre ce qu'il y avait de drôle. A présent, je cherche à recréer cette connivence avec mes lecteurs, à les faire rire et à leur donner ce sentiment de fierté.

Comment l'écriture et l'image s'imbriquent-elles dans vos histoires, à quel moment cohabitent-elles? De quelle manière s'influencent-elles?

C'est difficile à admettre pour l'illustrateur que je suis au départ, mais l'histoire prime sur le dessin! Donc dans un premier temps, j'écris une histoire. Idéalement, elle doit pouvoir être lue et se suffire à elle-même sans dessin. Ensuite, je fais une maquette avec des croquis très enlevés mais qui donnent une idée assez précise des illustrations définitives. J'essaie d'y esquisser le maximum de ce que j'ai en tête.

Ces deux phases, écriture et maquette, je les mène en étroite collaboration avec Isabel Finkenstaedt, mon éditrice, et une de ses collaboratrices, Elisabeth Duval (une femme qui a l'art de la mise en mots, quelqu'un de vraiment très précieux à mes yeux). Elles me font part de leurs réflexions et m'aident à trouver le parfait dosage, l'équilibre entre texte et images. Et, bien entendu, le texte qui fait double emploi avec l'image est retiré.

Les étapes suivantes sont plus routinières et plus solitaires: ce sont la réalisation des dessins définitifs et leur mise en couleur, que j'effectuais autrefois à l'aquarelle, et aujourd'hui sur ordinateur.

J'ai lu que ce sont les prénoms des membres de votre famille qui inspirent ceux de vos personnages, et donc Carlotta (de l'album *La présidente*) est le prénom italianisé de votre nièce Charlotte; moi qui croyais que c'était une allusion à une certaine Carla et que vous vous lanciez dans la satire politique!

Oh, il y a sûrement aussi un peu de ça... Mais il est vrai que tous ces prénoms appartiennent à ma famille – sauf Igor et Boris, ils sont trop méchants pour ça! Enfants, petits-enfants, neveux et nièces, ils sont tous dans mes livres.

Vos personnages aiment lire le journal, c'est une vraie passion chez eux! Encore une image familiale?

C'est surtout une astuce narrative, quelle meilleure façon y a-t-il pour faire passer un message tel que «Le loup revient»? Et c'est aussi, à mes yeux, la figure de mon père que j'ai toujours vu un journal entre les mains.

ILLUSTRATION DE GEOFFROY DE PENNART POUR
JULES LE CHEVALIER AGAÇANT © KALÉIDOSCOPE 2013

La peur – et donc le courage – sont des éléments clés de vos récits, qu’il s’agisse des aventures de vos loups ou de celles de Georges le dragon...

C’est vrai, la peur tient une place importante dans la vie des enfants : la peur d’être seul ou abandonné, la peur d’avoir faim, de ne pas être aimé ou moins aimé, la peur du noir, la peur du loup... C’est un vrai sujet. Mais dans le cas de mon personnage du chevalier, dans les «Georges», il s’agit plutôt d’absence de peur. Quant au courage... je parlerais surtout d’inconscience. Mais finalement, n’est-il pas raisonnable d’être un peu inconscient, surtout quand on est jeune ? Sinon on ne se lancerait pas, par exemple, dans une carrière d’illustrateur...

Vous êtes donc plus proche du chevalier Jules que de Georges le dragon...

Beaucoup plus proche ! J’ai créé Georges car en tant qu’illustrateur, j’avais très envie de dessiner un dragon, mais ce Jules, il est formidable ! Distract, il n’écoute pas les conseils ni les consignes, mais il écoute son cœur, brave les dangers malgré lui. Les enfants, eux, préfèrent Georges... Ce sont eux d’ailleurs qui, lors de mes visites en classe, ont réclamé une suite à ses aventures.

Vous avez longtemps habité Paris, mais aujourd’hui vous vivez en Dordogne, dans les bois. Vous souhaitez vous rapprocher de votre personnage fétiche ?

Je pourrais prétendre ça. Je pourrais dire aussi que je voulais dessiner le père Igor dans le Périgord, mais en réalité il s’agit plutôt de circonstances familiales et d’opportunités.

Je souhaite terminer cet entretien en citant un extrait de «Mon écrivain préféré» (L’Ecole des loisirs) qui vous est consacré : «Ma vie a commencé dans les pétards, les feux d’artifice et les flonflons du bal des pompiers. J’ai eu une enfance heureuse. Je pensais que c’était dans l’ordre des choses : les adultes s’occupaient des choses sérieuses et les enfants étaient heureux.» Et à présent, que pensez-vous ?

Que les enfants ne sont hélas pas forcément heureux, mais ce constat est un tant soit peu rééquilibré par le fait que les adultes ne sont pas obligés de faire des choses sérieuses ! C’est une évidence : le monde tournerait mieux si tous les enfants avaient la chance d’avoir une vraie enfance. J’ai eu cette chance et j’y puise encore des forces aujourd’hui. Avoir été un enfant heureux permet de se souvenir toute sa vie que le bonheur existe.

Parole de loup

Lorsqu’un policier somme Igor (en peignoir rose et bonnet assorti) d’expliquer pour quelle raison il se trouvait en chemise de nuit et en bien mauvaise posture dans la rivière, le loup raconte volontiers.

Il dit ses achats à l’épicerie et ses rencontres sur le chemin du retour : un petit cochon, puis un autre, puis un troisième, et son souci pour ces pauvres bêtes dont les cabanes respectives risquaient de s’enflammer puisqu’elles y faisaient cuire des galettes. Souci qui le poussera à s’assurer de leur sécurité en montant sur le toit de la troisième maison... d’où il aperçoit une fillette tout de rouge vêtue se promenant près de la rivière.

L’enchaînement des actions continue ainsi, convoquant les personnages les uns après les autres, multipliant les tentations et les tentatives de ce malheureux loup que le lecteur finit vraiment par prendre en pitié, tant le sort s’acharne sur lui !

Cette *Parole de loup* est une parole duplice, elle compose avec la vérité, trébuche sur les mots et présente les choses de façon à flatter son locuteur dans un premier temps, avant que l’infortuné héros ne cherche plus qu’à sauver la face, tant les catastrophes se succèdent, tout comme les sourires du lecteur.

Ici aussi, l’image se dissocie du texte, et Geoffroy de Pennart s’amuse à multiplier les façons de signifier ces écarts. Des mots à moitié prononcés car ils trahiraient les véritables intentions d’Igor, des locutions à double sens, des actions qui contredisent leur commentaire. Ce monologue de la mauvaise foi incarnée s’achève sur la promesse d’un festin de crêpes – pour changer des galettes. Mais une petite «voix off», celle de l’auteur, laisse à penser que les autres personnages pourraient bien faire entendre leur propre version des faits.

Cette façon d’user du conditionnel, puis de s’interroger sur la véracité de l’histoire à peine énoncée illustre magnifiquement cette complicité évoquée par Geoffroy de Pennart dans l’entretien ; dans ce dernier opus de la série des loups, les jeunes lecteurs partagent avec l’auteur un savoir prometteur : l’histoire n’est pas terminée, peut-être même ne fait-elle que commencer puisque seul un point de vue (et donc une subjectivité) a été entendu...

S. N.